

POINTS DE VUE

RETOUR SUR IMAGES

Un entretien
avec Daniel SCHNEIDERMAN

par Érik NEVEU

Réseaux

L'une des tendances récentes, tant des travaux universitaires que des réflexions des professionnels, aura été de souligner le côté construit des événements, de s'inscrire en faux contre l'idée d'événements qui s'imposent à la une des médias par la seule force de leur existence. Cette problématique vous semble-t-elle pertinente ?

Daniel Schneidermann

... Cela me paraît d'une grande banalité. Il y a même des agences de relations publiques qui s'intitulent elles-mêmes spécialistes en construction d'événements... dans la vie ils fabriquent des événements. C'est quelque chose de vrai dans tout le secteur qui relève de la promotion comme le cinéma, l'édition, avec le « film-événement-de-la- rentrée », le concert-événement de Johnny à Bercy. Mais c'est aussi quelque chose que tous les journalistes ont observé : il y a un nouveau corps de métier dont la raison sociale est de fabriquer des événements. C'est le cas des attachés de presse ou de relations publiques en politique. Quand les journalistes vont suivre une réunion, on leur transmet le texte à l'avance, en leur surli- gnant les trois lignes qui feront l'événement et qui seront jugées dignes d'être diffusées au journal du soir. Et cela n'est pas vrai que de la télévision... le système médiatique se nourrit de ces événements. Mais j'ai peur de vous dire des banalités...

Réseaux

Dans le monde journalistique, cette vision a-t-elle toujours été aussi évidente, ou a-t-elle été confortée depuis une quinzaine d'années ?

Daniel Schneidermann

Elle s'est renforcée, l'évolution est allée de pair avec l'explosion des relations publiques. Avant, cela n'existait pas. De Gaulle avait un attaché de presse dont personne n'a retenu le nom et qui logeait sous les combles de l'Élysée tandis que tous les milieux avertis connaissent le nom de Jacques Pilhan qui a servi Mitterrand et sert maintenant Chirac. De même que le poids de la communication est devenu de plus en plus lourd sur l'information dans les vingt dernières années, les journalistes, tout en y succombant ou en se prêtant au jeu, ont développé une réflexion sur ces pratiques.

Réseaux

Précisément, comment un journaliste peut-il préserver son autonomie face à cette professionnalisation des sources ? A-t-il encore le temps de maîtriser ce flux d'informations préfabriquées ?

Daniel Schneidermann

Par le travail. (Rire). Par le travail, par la recherche, l'inversion du processus. C'est un effort qui dépend du journaliste et de sa hiérarchie, et qui consiste pour eux à déterminer eux-mêmes leurs priorités d'informations, à s'en remettre moins aux dossiers de presse, voyages de presse ou invitations. Vous recevez un dossier de presse (il en exhibe un tiré de son courrier du jour...), dans les rédactions on en reçoit cent par jour. Le modèle perfectionné est le voyage de presse, mais vous n'êtes pas obligé d'en faire la base de votre travail rédactionnel.

Mais je ne crois pas plus aux discours sur l'impossibilité de maîtriser ces techniques qu'à celui qui nous dit qu'à l'école le niveau baisse. On entend souvent dire cela : « Vous ne vous rendez pas compte... on a de moins en moins le temps de travailler... » Les jour- nées ont toujours eu vingt-quatre heures, les journaux sont toujours sortis tous les jours. Et il y a trente ans « France Soir » sortait même huit éditions par jour. On a toujours eu peu de temps pour travailler. On peut avoir le sentiment que les délais se raccourcissent, avec « France-Info » ou « LCI ». Mais la concurrence des organes de presse pour sortir le scoop a toujours existé, depuis la presse de Girardin.

Réseaux

Le rapport au temps est-il si inchangé ? Dans diverses publications, des témoignages de journalistes, de télévision en particulier (1), suggèrent une tension accrue, des attentes de la rédaction en termes de vitesse, d'émotion, d'audience.

Daniel Schneidermann

Votre question me fait penser au travail remarquable de Raoul Girardet sur les mythes politiques français (2). Dans ce livre Girardet propose un inventaire de quelques grands mythes politiques. Il en est un qui est le mythe d'un « âge d'or ». Il y a un mythe de l'âge d'or dans les rédactions aussi : « Avant c'était mieux, on avait plus de temps. » Je n'y crois pas une seconde. Le journaliste a toujours vécu dans l'urgence. Ces excuses et ces prétextes que se donnent les journalistes ne sont rien d'autre que des excuses. Bien sûr, énormément de choses changent, comme l'emprise des médias du temps réel qui a été encore peu pensée. La technique change. Mais les rapports économiques ne changent pas. Les offensives de communication des pouvoirs vers les médias ne sont pas différentes par nature des entreprises de corruption de la presse dans l'entre-deux-guerres, telles que Beuve-Méry les dénonçait. Il n'y a pas de bouleversement sans précédent du journalisme. Mais les journalistes de l'écrit sont par contre confrontés à une redéfinition délicate de leur travail face à l'audiovisuel. Ils sont à la remorque de la télévision. La presse écrite tend à faire ses « unes » en fonction des événements que valorise le Journal Télévisé, de ses titres. Cette évolution n'est pas générale. Il existe des espaces de résistance, une partie des hebdos publie de vraies enquêtes avec un gros travail journalistique derrière. Mais le mimétisme sur le JT de vingt heures est venu se conjuguer à une vieille spécificité de la presse latine et française. C'est une presse de critique et d'éditorial, pas d'investigation. Les vedettes de la profession ne sont plus des enquêteurs, depuis longtemps. Trop de journalistes n'aiment pas les faits. Savez-vous pourquoi les chroniques télévision que j'ai développées dans « Le Monde » ont eu cet écho ? Pas tant à cause de leur écriture ou du contenu de leurs analyses que parce que je regardais vraiment la télévision, j'avais regardé les émissions dont je parlais, passé la soirée devant le poste... l'innovation de départ était là. Mon discours vous déçoit sans doute. Il ne souscrit pas aux propos fréquents sur le changement radical des conditions d'exercice du métier, la nouveauté radicale des problèmes de la corporation. Mais il faut relire les « Illusions Perdues » de Balzac, tout est déjà là sur le métier de journaliste.

Réseaux

L'illusion de l'âge d'or n'a-t-elle pas son pendant dans celle du « Rien de neuf sous le soleil » ? N'y a-t-il pas des différences avec le passé..., dans l'euphémisation des pressions,... dans la course aux armements entre sources et journalistes pour manipuler et échapper à la manipulation ? Si l'on prend « Libération », ou vos chroniques dans « Le Monde », ne voit-on pas se développer un journalisme de démontage des coups médiatiques, parfois armé de certains acquis des sciences sociales ?

Daniel Schneidermann

Puisque vous citez ce travail... exercice de modestie... Quand j'ai commencé ma chronique télévision dans « Le Monde », je pensais dans un registre proche de votre question... il est temps de passer au décryptage, de débusquer le média sous le message. J'étais persuadé en commençant cette chronique de défricher une voie nouvelle... jusqu'au jour où ont été rééditées les chroniques télé d'Emmanuel Berl, datant de la fin des années cinquante. Il y avait deux mille postes de télé en France, mais il avait déjà tout compris. Sur les émissions littéraires et leur pouvoir de sélection, il avait entrevu le phénomène Pivot

(1) Cf. A. Accardo (Éd.), « Journalistes au quotidien », Le Mascaret, 1995.

(2) « Mythes et mythologies politiques », Seuil, 1990.

quinze ans avant Pivot. Cela dit, même si je pense que globalement le rapport entre les journalistes et leurs sources reste inchangé, il y a en effet quelque chose de relativement nouveau qui est le phénomène du temps réel, de l'image en temps réel. La question devient : comment le public habitué à lire des journaux se comporte-t-il devant des images télévisées ? Là il y a du nouveau. L'image parvient en direct... une heure après la mort de Khaled Khalkal on a l'image... une image dont par ailleurs il est incertain de soutenir qu'elle a été « voulue », programmée par une autorité quelconque. L'urgence fait que les gendarmes reçoivent une information à vingt heures et partent aussitôt, que des équipes de télé planquent devant la gendarmerie... elles auraient pu aussi bien être à la pizzeria à pareille heure. Personne n'a désiré... et les images sont là. Ce problème du temps réel, des images souvent incontrôlées qui en émergent, voici des questions neuves où faire porter un effort d'adaptation de l'intelligence. Il faut accompagner ce mouvement d'apprentissage, la chronique télé du « Monde », l'émission « Arrêt sur images » de la 5 s'y emploient.

Réseaux

L'événement change alors de définition. Il devient ce qui se passe sous nos yeux.

Daniel Schneidermann

Oui. C'est une des raisons de créer « Arrêt sur images ». Les images vont vite, en tant que téléspectateur je suis bombardé par un canon à images qui ne me laisse pas prendre de distance. La façon de reprendre le pouvoir c'est d'arrêter ces images. Avec le ralenti, le retour, je reprends le pouvoir, je peux disséquer. Le but du journal télévisé n'est pas de me dire comment cela marche, son but est de me donner une provision quotidienne de matière à colère, plaisir, honte, apitoiement, peur... beaucoup de peur. Le JT n'est pas un lieu qui donne à voir le monde dans sa complexité, c'est une fabrique quotidienne de mythologies. Il me donne des motifs de peur avec les attentats du GIA, des cibles de ressentiment avec l'appartement d'Alain Juppé, des héros avec les gendarmes ou les sportifs. La vocation de la télé est d'aller chercher en moi l'émotion. Rien n'est plus télévisuel qu'un homme qui rit ou pleure.

Réseaux

Au-delà de la télévision, ce registre ne gagne-t-il pas la presse écrite ?

Daniel Schneiderman

Si, je l'évoquais tout à l'heure avec les phénomènes de « reprise », à tous les sens du terme, de l'information télévisée par l'écrit. La presse écrite est gagnée, bien au-delà des journaux « populaires ». Mais dans le même temps, il ne faut pas perdre de vue que la presse écrite reste – face à l'audiovisuel – un espace incomparable d'approfondissement et de mise en perspective de l'événement. Quoi de plus conforme à la vocation de la presse écrite que les trois pages d'entretien avec Khalkal qu'a publié « Le Monde », à partir des notes de terrain d'un chercheur allemand en sciences sociales ? On est là au cœur de la vocation de la presse écrite... on s'approche de la complexité.